

## La hache

La cognée du bûcheron. Si bien mise en évidence par Hodler dans une toile célèbre : le bûcheron.



Le geste est presque démesuré !

La collection du Patrimoine comprend toutes sortes de haches, de la plus récente à la plus ancienne.





La collection Michel Freymond de La Coudre, actuellement au Patrimoine, offre une belle diversité. La plupart de ces fers ont été retrouvés en pleine nature, donc ont servi dans notre région.





Doloire.



Sans doute la hache la plus antique selon sa forme émincée.



Forme ancienne là aussi.



Hache de maçon permettant d'enlever les clous.



Hache simple qui se rapproche de la hache bergamasque.



La hache à refendre, toute simple.



Idem



La hache du maçon.



Elle a vécu.



Collection Jaccoud, deux haches simple à refendre.





Hache à équarrir.



Hache du Haut-des-Prés. Nettoyée, elle retrouvera toute sa beauté. Sa forme est incontestablement de temps très anciens, avec la douille pour fixer le manche.



Musée de l'alpage, trois haches dont une antique.



Les bûcherons. Ils s'attaquent à plus grand qu'eux mais ils vaincront quand même.



Vision très antique du bûcheron.



Dans le Risoud. Les bûcherons bergamasques, en 1918, travaillent sous les ordres du garde-forestier de la commune du Lieu Eugène Meylan. On les retrouvera en d'autres lieux. Ils ont été sans doute photographiés par l'un de leur concitoyen, Joseph Locatelli du Pont.



Collection de hache dans : La mémoire des Combiens, Jean-François Robert, 1994. Notons que l'on trouvera de nombreuses informations sur les métiers du bois dans son ouvrage couverture bleue : La mémoire des Combiens, artisans et métiers de la Vallée de Joux (XIXe-XXe siècle)

### **La mort du bûcheron**

Il ne savait faire que ça, couper des grandes fives, les abattre, les déguiller. Il avait ce grand bruit dans la tête, quand elles tombent du haut de leurs trente mètres dans un immense froissement de branches brisées.

- Il ne faudrait quand même pas être dessous, qu'il se disait, quelle écrasée !

Il ne serait rien resté d'un homme, et de n'importe quelle manière se serait faite la rencontre du monstre et de l'individu qui aurait été pris au piège. Défoncé, peut-être même percé par une branche, allez savoir. Une bien triste fin pour un bûcheron qui aurait su jour après jour éviter tous les pièges de ce métier difficile, où tu te retrouves moulu tous les soirs, plus encore le matin quand il faut te lever et que le jour n'est même pas encore là.

On accomplissait des journées épouvantables, dans le temps, qu'il se pensait. Un peu moins maintenant qu'on a des horaires à respecter, qu'on ne peut plus faire comme on veut. Et c'est tant mieux. On se tuait à la tâche. C'est qu'aussi ça gagnait. On en engrangeait des sous, à la tâche, à déguiller des arbres de l'aube à la nuit, et puis les ébrancher. Fallait nous voir le faire, debout sur le tronc, manier la hache tranchante comme un rasoir dont l'acier parfois résonnait ou vibrait. Ou même chantait. Il chante, le métal, au cœur de la forêt. Du tout bon acier, une hache produite en Italie, là-bas où ils sont les seuls à savoir vraiment les façonner. Les haches et les serpes. Rinaldi, et personne d'autre, connues dans le monde entier. On faisait sauter les branches et les nœuds à la tronçonneuse. Mais pour l'écorçage, on travaillait encore à la hache. On découpait des longues bandes

d'écorce sur le côté de l'arbre, tchac, tchac. On aurait dit qu'on accomplissait ces gestes sans effort. C'est peut-être un peu vrai, avec l'habitude. Mais surtout c'est la connaissance approfondie voire totale du métier qui permet cette aisance. Non, on ne se donnerait pas un tour de rein en maniant la hache et en la laissant glisser contre le tronc.

Les arbres bientôt s'étendraient tout blancs puis bientôt tout rouges dans la forêt, les uns à côté des autres, sur leur tapis de branches qu'on laisserait sur place. On ne prendrait jamais que les troncs, on les débarderait, comme on dit. Alors il resterait la carcasse, pareille à une vieille veste dont on n'aurait plus besoin. Tout cela pourrirait sur place, en dix ou vingt ans, ou même en trente, car allez savoir, ces grandes branches, d'autant plus qu'elles s'enterrent, ce n'est pas quelques saisons, et même de grosses pluies, qui vont en venir à bout.

La forêt, au bûcheron, c'était son univers. Il s'arrêtait à neuf heures. Il s'asseyait sur un tronc. Il ouvrait son sac à poil, un vieux qu'il avait racheté d'un voisin qui ne s'en servait plus, un vieux grognard en bout de carrière qui était mort maintenant depuis plus de vingt ans. Le pauvre, un de plus qui n'avait plus mal aux dents, et pourtant comme il se souvenait encore de lui, qui avait lui aussi été bûcheron. Comme elles passent, les années. C'est inusable, ce genre de sac, quand on le soigne. La bouteille de vin d'un côté, le pain de l'autre, au milieu le dîner que sa femme lui avait préparé. Le vin, il l'avait mis dans une bouteille de bière d'Orbe de 5 dl, des comme on n'en fait plus, puisque la bière, à Orbe, on n'en brasse plus depuis belle lurette. Reste plus que la bouteille qu'on garde avec de l'affection. Mais à dix heures pas de vin, juste de l'eau que l'on prend dans une autre bouteille. Il avait sorti son couteau, un opinel, qu'il avait essuyé sur son pantalon, toujours à la même place. Il avait mis un sac de jute, celui qu'il servait parfois pour écorcer, quand c'est le printemps et que la sève gicle, sur le tronc, pour couper l'humidité. Et puis aussi c'est plus confortable.

Et il était là, il écoutait les oiseaux, il contemplait la forêt. Au travers de laquelle tombaient des rayons de lumière dorée venue d'en haut, de plus haut que ces immenses cimes. C'est beau, la forêt, quand même, qu'il se disait, c'est sacré. Et il regardait encore et toujours ces immenses cimes qui montaient à l'assaut du ciel, qui se dressaient toutes droites sur des dizaines de mètres. Le bas, sur près de dix ou quinze mètres, sans branches, juste un ou deux vieux mognions qui n'étaient que d'anciennes branches sèches. Parfois il se mettait au pied de ces arbres et il regardait les cimes. Il voyait défiler les nuages, là haut, ça lui donnait une impression de vertige. Et il n'arrivait pas à croire que ce serait lui, dans un instant, qui allait abattre de tels monuments. Était-il donc un saccageur ? Il ne le croyait pas. Il ferait de la lumière pour les plus jeunes qui croîtraient plus vite. Le sous-bois reprendrait de la vigueur. La forêt se régénérerait. Il n'était en somme, lui, qu'un gardien de la forêt, son serviteur. Il travaillait à son avenir. Ce n'était nullement un massacreur comme les gens sans connaissance souvent le croient.

La forêt... Maintenant qu'il était moins bien qu'avant, c'est vrai, ça, des fois il se sentait comme un poids au niveau du cœur, et aussi il était plus vite fatigué, certains de ses proches, ils lui disaient :

- Il te faudrait arrêter le métier et aller en usine. Ce serait moins pénible.

Peut-être, mais aller faire quoi, en usine ? Et puis il ne s'y voyait pas, rien à faire. Il lui fallait l'air du large, son indépendance, sa liberté totale.

Il avait cinquante-sept ans, cinquante-sept balais, comme il se disait parfois avec un léger sourire, et ça voulait tout dire, que la roue, elle avait aussi tourné pour lui. Pas rien que les autres, qui s'enfilaient dans le temps, qui se dirigeaient tout gentiment là où l'on n'est plus obligé de cirer ses chaussures. On commençait à voir le bout. De quoi ? De sa vie, simplement. On se résignait à l'abandon de certaines choses, on devenait moins exigeant tout en supportant avec plus de philosophie ses misères. On se révoltait moins, en somme, on acceptait.

Cinquante-sept balais ! Comment avec ça aller trouver un boulot en usine, alors même que lui n'y avait jamais mis les pieds. Et que dès qu'il envisageait de s'y enfiler, comme tant d'autres le font, rien qu'à cette idée, la tête lui tournait, il vacillait. Ce trop de monde que l'on y côtoie l'effrayait. Tous ces gens, et des gens qui ne sont pas comme moi, qu'il se pensait, qui n'ont pas les mêmes aspirations ni le même but dans la vie. Pour lesquels, j'imagine, il n'y a que le boulot et la bagnole, et le samedi-dimanche, et les commissions dans les grandes surfaces, et les vacances, des choses comme ça, superficielles. Moi c'est la forêt, rien que la forêt. Pour les vacances, certes, je dis pas. Je vais deux ou trois jours dans le sud de la France, là où ma femme est née, un petit village dans la montagne, tout en haut, perdu, avec quelques champs et beaucoup de forêt. Mais de la forêt, ça ? Plutôt du taillis. Pas ces plantes comme ici, qui montent à l'assaut du ciel, du petit bois, du bois blanc sans valeur, avec seuls quelques chênes parmi, et par ci par là, quelques gros fayards qu'ils avaient oubliés dans le temps, quand ils faisaient encore du charbon de bois. C'est un peu comme ici, on voit les grands ronds là où ils le faisaient, et quand on gratte la terre, on s'aperçoit qu'elle est toute noire.

Alors il pensait à la France. Mais trois jours là-bas, à aider son beau-frère à faire les foins, et déjà il s'ennuyait. Il retrouvait dans sa tête sa vallée, ses forêts. Alors il réimaginait l'usine qui semblait l'attendre au bout. Et sa vie ainsi, elle lui apparaissait comme un tunnel duquel il ne ressortirait plus. Il y avait eu la forêt et la lumière, même si ce n'est pas toujours drôle, une vie de bûcheron, et maintenant il y aurait l'usine et cet immense tunnel. Et tout ça l'accablait. Et il y avait surtout désormais ce point, là, au niveau du cœur, qui commençait à lui faire souci. Mais il ne pouvait pas se décider à aller voir quelqu'un. Ça passera, qu'il se disait, et il recommençait l'ouvrage. Il continuait. Il préférait encore l'éreintement, être seul dans cette grande nature qu'il aimait. Comme il aimait aussi sa tronçonneuse. Curieux, non, cet engin de malheur toujours à perturber le milieu où l'on est, ce grand bruit de guêpe, cette espèce de miaulement, pour les autres désagréable, et

qui t'imaginent, toi le bûcheron, être en train d'abattre tous les arbres de la forêt. Alors que tu n'en es que le jardinier, que tu ne massacres, rien, et qu'ils pourraient repasser dans deux ou trois ans, pour voir le bon boulot que tu as fait. Pas ta faute à toi, si pour débarder ils emploient maintenant des engins trop gros qui laissent des traces profondes dans la terre des chemins. Où l'eau, elle reste dix ans. Mais tout ça se comblera aussi, avec le temps. Et puis qui sait, l'eau, peut-être qu'elle sert aux animaux de la forêt, qui s'arrêtent près d'elle, qui la boivent. Tandis qu'autrement, de l'eau, ici, il n'y en pas, on ne sait pas où aller la chercher.

Alors il était là, et il pensait à ses tronçonneuses, car il en avait toujours une en réserve, pour quand l'une vous lâche. Il pensait à son bruit. Que le moteur aille, qu'il ne vous lâche que le moins possible, justement. Que la chaîne soit bien affûtée et morde dans le bois sans qu'on pousse ou qu'on pèse. Cette sciure, cette fumée, cette odeur de benzine et d'huile, faut que tout aille, que tout roule. Il aimait ses outils, qu'ils soient affûtés, en parfait état de marche. Pas une ébréchure sur le tranchant de la hache ou de la serpe, pas un manche qui voitasse, ou de la saleté qui ne serait pas l'ordinaire de la journée. Du commerce en ordre, comme on dit, tip top. Il aimait ça autant que l'argent qu'il ramenait à la maison et qui avait quand même son importance. La maison, là-bas, il faut bien qu'elle tourne.

- Commissionnaire-magasinier, peut-être que ce serait la seule chose qui puisse me convenir. Que je puisse au moins bouger, et non pas rester le cul collé à une chaise une journée durant, et puis deux journées, et puis la semaine, et ainsi jusqu'à la fin de mes jours. Rivé à un établi. Ne plus se lever que pour aller boire un café ou pisser. Et puis, qui sait, peut-être qu'on doit encore demander la permission, avoir un jeton, des trucs comme ça. Tandis qu'ici, hein! ici, la nature est grande, la nature elle vous accueille.

Il en discutait parfois, de l'usine, avec d'autres qui la connaissaient. Car ici, dans la région, en plus des forêts, qui étaient immenses, à ne pas le croire, et lui il les connaissait toutes, à force de les arpenter dans tous les sens, il y avait les usines, au fond de la vallée. C'était même un monde d'usines auprès duquel la forêt, elle ne pesait pas lourd. En surface et en volume, certes, mais en terme de finance, rien du tout. On brassait d'un côté des cents mille francs, tandis que de l'autre, c'étaient des millions. Y avait pas de comparaison.

Il pensait à cela tout en mastiquant son pain et son fromage, celui qu'il avait acheté à la laiterie du village, un fromage qui a du goût, et non pas une ce ces pâtes insipides que l'on ne trouve que trop. Vieux d'un an pour le moins, une pièce spéciale que le laitier réservait pour ses vieux clients qui l'aimaient corsé. Oh! elle était belle la forêt qu'il regardait. Et cette lumière au travers des arbres. On aurait dit un temple, la forêt. Son temple à lui où il se sentait bien. Il y avait cette lumière, et puis ces bruits, le vent dans les branches, comme un grand souffle qui passait là-haut, et puis le chant des oiseaux. Et puis les odeurs de la forêt, de sève, de ces troncs fraîchement abattus, de ces écorces. C'est l'odeur qu'il aimait, celle des troncs et des écorces, presque un peu piquante parfois. Il la portait sur

lui, sur les habits, sur ses cheveux et même sur son visage. Il était imprégné de l'odeur de la forêt sans que cela ne le dérange. Son odeur à lui, d'homme, on respire à déguiller des arbres, à les écorcer, son odeur d'homme qui se mélangeait à celle de la forêt. Et il ramenait ces odeurs à la maison. Et on sentait la forêt jusque dans son garage, même dans son atelier où il aiguisait ses outils et réparait sa tronçonneuse.

Il était seul. Il ne faisait pas équipe. Il lui fallait son indépendance, totale. Il avait essayé. Ça marchait six mois et puis ça se détraquait pour des motifs souvent futiles. L'un avait peur que l'autre en fasse moins et qu'il soit pourtant payé la même chose. On se regardait travailler. On s'écoutait travailler. On ne faisait plus que ça. L'autre, pour finir, alors qu'il aurait du être un ami, une aide précieuse, on ne pouvait plus le sentir. On le haïssait. Alors il retrouvait son indépendance et les choses se remettaient chacune à sa place. Et c'était à nouveau la grande tranquillité quand il arrêtait le travail et qu'il s'asseyait sur un tronc. Et il regardait précisément cette lumière, et il écoutait les chants des oiseaux, toutes espèces d'oiseaux dont il ne savait même pas les noms. Il restait un peu ignorant du milieu où il vivait pourtant l'essentiel de son temps. Il ne saisissait pas les choses dans le détail, indifférent parfois à des éléments qui auraient retenu ces connaisseurs de la nature. Ce n'était pas un savant, lui, rien qu'un professionnel qui aimait son métier et le milieu où il travaillait. Il pouvait même pas rivaliser, question connaissances, avec des gens qui ne faisaient que s'y promener. Mais l'ambiance, hein ?, l'ambiance qui te pénètre et t'accompagne, heure après heure de chacune de tes journées ?

Ce matin-là, quand même il n'avait pas la pleine forme, moulu plus que d'habitude, il lui semblait, il partit pour la forêt. Oh ! à neuf ou à dix, la machine, elle se sera dégrippée, je ne sentirais plus rien, j'aurai toute mon énergie. Quand je serai chaud et que tous mes muscles, ils fonctionnent, et que ces maux de dos qu'on a le matin, ils ont disparu, comme par miracle. Mais rien ne se rétablissait. Et il sentait comme un point, là, au niveau du cœur, plutôt un enserrement. Et cet enserrement, il ne disparaissait pas. Il restait là pour l'accompagner, mais surtout pour lui donner de l'angoisse. Et puis il y avait aussi cette immense fatigue que d'habitude il ne ressentait pas. Mon Dieu, si je peux plus venir en forêt, et que je sois foutu, qu'il se pensait, qu'est-ce que je vais devenir ? Et cette fatigue, c'était un début d'angoisse et même de panique. Panique pas, panique pas, assied-toi, là, sur ce tronc, repose-toi, laisse-toi aller. C'est ça, laisse-toi aller, ne pense plus à rien. Repose-toi.

- Faut que je m'appuie à un tronc, qu'il se disait à lui-même. Car ici, il ne se parlait

jamais qu'à lui-même. On ne pouvait même pas avoir un chien, dans la forêt. Il y a longtemps qu'il aurait été écrasé par ces arbres qu'on abat. On ne peut qu'être seul.

Alors il avait changé de place. Il s'était mis au pied d'un gros sapin, une plante immense,

le plus gros sapin du coin et qu'il avait déjà repéré le matin, un de ceux qu'on laisse en place, comme témoignage d'une forêt d'autrefois, un de ces arbres qui doivent bien avoir dans les deux ou trois cents ans. Il s'était appuyé contre le tronc du seigneur de la forêt. Il avait senti le rugueux de son écorce dans le dos. Il s'était appuyé bien fort, peut-être que ça le rassurerait, et que bientôt son mal, il passerait. C'est pas possible que ça ne passe pas. Je ne vais quand même pas me laisser crever aujourd'hui. Pas aujourd'hui, j'ai tellement de choses encore à faire. Et je l'aime tellement la forêt. Mais l'angoisse, elle était la plus forte. Il n'était pas bien. Oh! non, pas mourir, qu'il se disait, pas aujourd'hui, demain d'accord, mais pas aujourd'hui, pas maintenant. On ne s'efface pas comme ça, subitement, sans qu'on n'ait rien préparé.

C'est vrai qu'il ne se sentait pas prêt à mourir. Quoique à la mort, il y pensait souvent, pendant ses journées, dans sa solitude qui n'en était jamais, puisqu'il y avait la forêt. Mais il la voyait toujours devant. Et aujourd'hui il n'était pas prêt. Il sentait d'ailleurs qu'il ne serait jamais prêt. Il était comme un enfant, plein d'images, plein de tendresse pour toutes sortes de choses et avec toujours la vie devant lui et non derrière. Devant lui, grande lumière, lumière, lumière... Il aurait voulu plutôt s'endormir, sans souffrance, sans rien sentir, et surtout pas ce point là sur le côté ou au milieu de lui et qui donne de l'angoisse. Ne pas se voir passer de l'autre côté. Qu'est-ce qu'il y a, de l'autre côté ? Mais il n'y a rien, de l'autre côté, ça n'existe même pas, de l'autre côté, c'est rien qu'une image qu'on a pour expliquer. Pas souffrir, s'endormir, rien voir. Mon Dieu, ça lui tirait tant, ça lui tirait tant du côté du cœur. Et l'angoisse le serrait, l'effrayait, l'inondait. Il n'y avait plus ici qu'angoisse, dans la grande forêt, plus de lumière, la nuit, déjà, alors que ce n'est encore que le matin. Il tenait une branche dans sa main, crispée. C'était son dernier refuge, le bois que l'on aime, la forêt, une sensation. Et même si c'est rugueux, c'est quelque chose. Et ce serait terrible quand même de mourir. Mourir, mourir. Et moi qui n'ai même pas vécu, et moi qui ai tout loupé, à part la forêt, et elle a valu quoi, ma vie ?

Alors le bûcheron, ainsi qu'il en avait été de cent autres bûcherons qui avaient passé à la même place, dans la même forêt, qui avaient vu la même lumière dorée, alors le bûcheron, il fut mort. Et on le retrouva à sept heures du soir, adossé contre le pied du géant, juste un peu affaissé sur le côté. Et une grosse branche dans la main.